

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 68 (1976)
Heft: 12

Artikel: L'Université ouvrière de Genève (UOG)
Autor: Nydegger, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-385847>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Université ouvrière de Genève (UOG)

Par Georges Nydegger

I. Historique

En 1891, quelques étudiants de la Faculté des sciences de l'Université de Genève, en particulier René Claparède, Eugène Pittard et Emile Yung, des intellectuels progressistes, créèrent l'Ecole ouvrière. Cette école voulait mettre le savoir à la portée des classes les moins favorisées sur le plan socio-culturel. Il faut savoir en effet que la culture, dans son sens le plus large, était alors le domaine réservé de la classe dirigeante; c'est elle qui la gérait et qui définissait les modèles qui devenaient autant d'éléments de l'idéologie bourgeoise.

Au 19e siècle, les travailleurs, dans une très forte majorité, étaient tenus à l'écart de la culture par une faible scolarisation (on leur apprenait l'orthographe et le calcul élémentaire, la soumission à l'autorité et l'amour de la patrie) d'une part, mais surtout par des conditions de travail d'une écœurante inhumanité. Le développement de l'industrie avait créé un important déplacement de population des campagnes vers les villes. Les paysans, dont les familles étaient fort nombreuses, venaient en ville dans l'espoir d'y trouver des postes de travail. Ce transfert de population est d'une très grande importance. Habituer à la vie villageoise où tout le monde se connaît, où la vie communautaire est active du fait des impératifs du travail agricole (lutte contre les intempéries, distribution de l'eau pour l'irrigation, pâturages des bêtes, récoltes, etc.), les paysans qui doivent quitter leurs villages parce que la terre ne les nourrit plus, s'installent en ville dans un cadre anonyme. Ce déplacement implique donc un déracinement qui est en quelque sorte une perte partielle de l'identité.

En effet, la vie rurale forme un tout, avec des traditions de travail, avec une culture dont le folklore est le précieux témoin. L'arrivée en ville du paysan se traduit par une douloureuse rupture: il laisse derrière lui un monde où il avait sa place, son rôle et sa valeur. De quelqu'un qu'il était, il va devenir personne. Toute son expérience va s'avérer inutile en milieu urbain; les conditions de travail, en atelier, à l'usine, sur les chantiers, les conditions d'habitation vont profondément altérer la mentalité du nouvel arrivé. Il va se sentir mis à l'écart, parqué dans des quartiers où la réalité quotidienne est faite de longues heures de travail monotone, de pauvreté, de vie sans horizon ni perspectives.

Il faut saluer avec enthousiasme l'initiative de ces intellectuels genevois, qui ont résolu d'aller à la classe ouvrière pour lui donner l'instruction nécessaire à son émancipation et à sa libération. Dans

l'esprit de ces hommes, l'éducation devait permettre aux travailleurs de réaliser leur situation véritable et d'en tirer les enseignements pour construire une vie meilleure et plus digne. Je cite au passage les statuts de l'UOG, qui reflètent les intentions des pionniers: «L'UOG a pour tâche de développer et d'encourager l'instruction populaire dans le canton de Genève. Elle organise, spécialement à l'intention des ouvriers et des employés, des cours, travaux pratiques, démonstrations, publications, manifestations artistiques et littéraires, visites, excursions et voyages, et peut favoriser toutes autres manifestations servant à l'éducation de la classe travailleuse. Elle collabore à cet effet avec les organisations syndicales et coopératives, avec les institutions scientifiques de la place de Genève, avec la Fédération suisse des Universités populaires, avec la Centrale suisse d'éducation ouvrière ainsi qu'avec les institutions semblables des autres cantons suisses.»

Pour en terminer avec l'historique de cette institution, disons encore qu'aux alentours de la première guerre mondiale, les syndicats genevois prirent le relais des intellectuels progressistes. L'Ecole ouvrière fut rebaptisée. Elle s'appellera désormais «Université ouvrière de Genève» et les syndicats prendront dès lors une part prépondérante à sa gestion. Il convient enfin de citer les noms des animateurs qui, depuis trois quarts de siècle, ont donné leur temps, leur enthousiasme et leurs compétences pour faire fonctionner et développer l'UOG: Jean Sigg, Ernest Joray, Bossard et Moïse Berenstein.

II. Statut actuel

L'UOG est une association autonome dont le statut est conforme aux articles 60 et suivants du Code civil suisse. Elle est dirigée par un comité où sont représentés:

les fédérations syndicales genevoises, les organisations coopératives, la Centrale suisse d'éducation ouvrière, les pouvoirs publics de la ville et canton de Genève ainsi que les enseignants, les élèves et les auditeurs de l'UOG.

Le principe essentiel et immuable de l'UOG est la gratuité de l'enseignement. L'administration est réduite au strict minimum et la plupart des animateurs et enseignants ne sont pas rémunérés. (Il y a environ une septantaine d'enseignants et de collaborateurs bénévoles.) Il convient de relever que l'UOG est ouverture à tout adulte, quel qu'il soit; elle n'exige aucun diplôme et son enseignement n'est pas sanctionné par de redoutables examens finaux. Mais on peut dire également qu'il est peut-être regrettable que les cours suivis ne permettent pas d'obtenir un papier quelconque, quand on

sait l'importance, dans la vie professionnelle, des certificats ou autres titres.

Actuellement, en Occident, de nombreux essais sont faits pour faciliter la formation de personnes pour qui les conditions familiales ont constitué une impossibilité d'accéder à la formation. Je pense en particulier à «L'Open UNIVERSITY», en Grande-Bretagne, remarquable institution qui a été lancée par Harold Wilson lui-même, ancien premier ministre du Royaume Uni. L'UOG pour sa part, étudie maintenant des modes de formation dans ce sens, afin de promouvoir non seulement l'éducation ouvrière, mais aussi la carrière professionnelle.

L'UOG est subventionnée en grande partie par le canton et la ville de Genève.

III. Activités de l'UOG

A) Section I: cours publics

Ces cours sont donnés dans les locaux de l'Université de Genève pendant la saison d'hiver. L'UOG fait appel à des professeurs d'Université ainsi qu'à des spécialistes, en fonction des sujets à traiter. L'hiver dernier, les deux thèmes ci-après ont été abordés dans le cadre des cours publics:

1. La femme ...

- dans la crise de notre civilisation
- face aux transformations de la famille
- dans l'histoire du mouvement ouvrier
- et le problème de l'égalité de rémunération
- face au droit suisse, à la vie politique, à la consommation
- face au syndicalisme et à la vie professionnelle

2. La récession

- les crises économiques en général
- l'entreprise face à la crise
- les aspects historiques et sociologique de la crise actuelle
- la politique conjoncturelle
- théorie et pratique des différents systèmes économiques
- les multinationales et la récession
- la métallurgie genevoise est-elle en train de disparaître?
- la situation actuelle dans le canton de Genève
- la récession et les réactions syndicales

Les cours publics, dans l'optique du comité de l'UOG, visent à assurer à l'institution sa place dans la cité; ils veulent être une fenêtre ouverte sur le grand public. On constate cependant que la participation va sans cesse en diminuant; elle s'échelonne entre

15 et 50 personnes. D'autre part, force est de constater également que les ouvriers y viennent en très petit nombre. Il est fort probable qu'ils ne se sentent pas à l'aise dans le cadre de l'université, qui n'est pas un de leurs lieux habituels; c'est un endroit où ils n'ont jamais pu venir dans leur jeunesse, un endroit où ils éprouvent une sorte de malaise dû à un complexe qu'ils font à l'égard des personnes qui fréquentent régulièrement ces lieux.

Ajoutons que la désaffection des cours publics peut aussi s'expliquer autrement et en particulier par le prodigieux développement des mass media. Dans presque tous les foyers genevois on trouve un poste de télévision. La situation de la ville, proche de la France, permet de recevoir les trois chaînes françaises, en plus de la TV Suisse romande et Suisse alémanique. Celui qui peut assister à un débat télévisé à domicile, qui voit chez lui une émission culturelle, ne se sent pas motivé pour passer sa soirée dans une salle de l'Université. La télévision ne favorise pas la participation, elle engendre bien plutôt la passivité et le conformisme. Cela mérite d'ailleurs l'attention de tous ceux qui pratiquent la pédagogie; il y aurait une sérieuse étude à faire sur ce plan, mais ce n'est pas mon propos. Consciente de cette nouvelle situation créée par les mass media, l'UOG entend revoir une partie au moins de son activité. Toujours dans l'optique de l'éducation des travailleurs, elle envisage d'organiser des débats, conférences et tables rondes sur des sujets fournis par l'actualité. Cette nouvelle formule va se concrétiser au cours de la saison qui vient de s'ouvrir.

B) Section II: formation des cadres syndicaux

Ces cours sont destinés uniquement aux membres des syndicats et leur contenu ne touche qu'à l'activité syndicale. Leur but est donc de former des militants syndicaux efficaces. L'originalité de cette formule, sur le plan suisse, réside dans le fait que les ouvriers qui suivent les cours (ils ont lieu l'après-midi) sont libérés par leurs patrons et leurs salaires sont versés par l'Etat. Il s'agit en quelque sorte d'un congé-éducation payé. (Notons en passant que c'est là une revendication syndicale ancienne dans notre pays, mais elle n'est, pour le moment pas encore réalisée partout.) On peut fixer à 20 environ le nombre des «élèves» qui, pendant 130 heures, viennent chaque fois parfaire leurs connaissances. Les matières des cours sont les suivantes: économie politique, droit, assurances sociales (maladie, accident, chômage, etc.), caisse de retraite, syndicats (histoire, structures, politique), conventions collectives de travail, actualité syndicale (conflits de travail, fermetures d'entreprises, revendications à formuler, etc.).

Il est intéressant de relever ci-après quelques-unes des motivations qui ont poussé des travailleurs à suivre les cours de la section II.

Je les cite:

«Grâce à ces cours je me trouve plus sûr face à la société et au patronat.»

«Où je travaille plusieurs personnes ont suivi ces cours et toutes en ont gardé un enrichissement.»

«Le dialogue est de plus en plus nécessaire.»

«Je n'envisage pas de payer seulement les cotisations sans prendre une part active à la vie du syndicat.»

Ces quelques remarques permettent de découvrir des aspects importants de la réalité et de la mentalité ouvrières:

- peur de ne pas avoir le langage adéquat pour traiter avec les dirigeants;
- simple désir de connaître et de comprendre;
- sentiment de faiblesse face à un patronat instruit et organisé;
- désir de rompre l'isolement culturel et socio-politique lié à la situation de l'ouvrier.

Les cours comportent des exposés, des débats et plusieurs travaux pratiques. Une nouvelle méthode est actuellement utilisée. Il s'agit du «jeu de rôles» au cours duquel les acteurs tentent de reconstituer de manière spontanée un épisode de la vie syndicale: une assemblée, la préparation de revendications et la rencontre avec la direction de l'entreprise pour défendre ces revendications, la discussion avec le patronat pour le renouvellement de la convention collective, etc. L'exercice fait ensuite l'objet d'un échange général avec tous les participants du cours ce qui constitue un apport didactique considérable pour tous. Les responsables des cours de formation des cadres syndicaux se plaisent à relever:

- que l'assiduité des élèves est constante
- que les élèves retirent une grande satisfaction personnelle de ces cours
- que l'analyse des travaux écrits des élèves fait apparaître une amélioration appréciable de qualité entre le début et la fin des cours
- que beaucoup d'anciens élèves de la section II prennent des responsabilités dans les syndicats de la place de Genève.

En guise de conclusion à ce chapitre, on peut donc affirmer que la formation des cadres syndicaux est une noble tâche de l'UOG qui,

ce faisant, donne à la classe ouvrière de Genève un élément efficace dans sa confrontation permanente avec le patronat.

C) Section III: cours pour travailleurs étrangers

Genève est une ville riche dont la réputation n'est plus à faire. On pourrait dès lors s'imaginer que tout habitant de Genève a une vie sans problèmes. La réalité, pour beaucoup et surtout pour la majorité partie des ouvriers étrangers immigrés (ils sont plusieurs dizaines de milliers) est tout autre. Ils viennent d'Italie et d'Espagne pour la plupart, mais aussi de Yougoslavie, de Turquie, d'Algérie et du Portugal. Parmi eux on compte 500 analphabètes. En les côtoyant, on découvre leur isolement, leur déracinement, leur situation de gens de ghetto, d'hommes et de femmes de seconde zone.

A leur intention, l'UOG organise les cours suivants:

– cours de français pour Espagnols, Portugais, Chiliens, Italiens, Arabes, Yougoslaves et cours d'espagnol pour travailleurs de langue française ainsi que cours d'anglais pour travailleurs étrangers et suisses. A quoi il faut ajouter des cours d'espagnol pour élèves espagnols, des cours préparant au «Certificado de estudios primarios» ainsi que des cours de culture générale, des visites et des excursions.

Dans la mesure du possible, l'effectif d'un cours ne dépasse pas 15 élèves. Pour 1975, ce ne sont pas moins de 300 élèves qui ont suivi les cours et activités de la section III. Je ne traite pas ici le problème de l'alphabétisation.

Dans le cadre de la section III, il me reste à parler du théâtre espagnol; il est plus simple pour ce faire, de laisser la plume à sa principale animatrice, Mme Elisa Lopez, passionnée d'art dramatique, qui est établie à Genève depuis 8 ans: «Dans le groupe, il y a surtout des jeunes femmes, très différentes par leur culture et leur milieu social. Nous nous rencontrons un soir par semaine et tous les samedis après-midi pour travailler des textes d'auteurs. Nous improvisons également sur des thèmes qui nous tiennent à cœur, ce qui nous fait forcément déboucher sur la critique de la société et sur la politique. Une fois par année, nous montons un spectacle pour le public. L'année passée (1975) avec «Hoy» (ce qui veut dire aujourd'hui), nous avons compté 600 entrées. A l'avenir, nous aimeraisons aller dans le sens de l'intégration culturelle et monter des spectacles bilingues.»

Pour les élèves étrangers, les cours de l'UOG sont un moyen de rencontres, une sorte de seconde maison. Ce qu'ils ne trouveraient sans doute pas dans d'autres écoles.

D) Autres activités

1. Groupe d'initiation à la sociologie

Né en 1974, animé par un noyau de militants, ce petit groupe veut être un lieu de réflexion et de travail sur quelques problèmes contemporains. Dans le courant de 1975, plusieurs stimulants visuels ont permis aux participants de réagir, de s'exprimer, d'analyser les faits présentés et de choisir aussi des sujets pour les séances suivantes.

2. Séminaire sur les relations humaines

Ce cours, à partir du dialogue entre les participants, aborde quelques thèmes psycho-sociologiques; il est animé par des psychologues et il apporte aux participants une nouvelle connaissance de leurs comportements face aux autres, il les aide à acquérir de l'assurance dans les situations de groupe.

Le groupe étant de plus en plus un des moyens les plus couramment utilisés dans la vie sociale, une préparation théorico-pratique à ses mécanismes devient indispensable.

3. Ouvrart 1976

Ici, l'UOG a entièrement innové. Du 30 avril au 7 mai 1976, elle a organisé une exposition dotée de prix, où tout travailleur pouvait venir présenter ses œuvres: peinture, sculpture, tissage, montage, céramique, mosaïque, photographies, etc. Un contrôle sévère a été fait en ce qui concerne les exposants. Il fallait être ouvrier ou employé et tous les candidats ont fait l'objet de vérifications sérieuses afin que l'exposition fût vraiment ce qu'elle voulait être: une exposition d'œuvres de travailleurs qui utilisent leurs loisirs en créant des œuvres. Il est évident que toutes les pièces présentées n'étaient pas de même valeur, mais cela constituait un gage d'authenticité. Nous avons noté 160 exposants et les visiteurs ont été à peu près 5000. L'UOG a donc enregistré un vif succès et une expérience de ce type sera certainement renouvelée d'ici deux ans.

IV. Pédagogie à l'UOG

Nous avons ainsi brossé un tableau assez complet des activités de l'UOG. Pour le compléter, ajoutons encore que l'UOG possède une bibliothèque de 4000 volumes qui traitent exclusivement des problèmes spécifiques de la classe ouvrière.

Il faut parler aussi de la pédagogie, car elle joue un rôle de premier plan dans tous les cours de l'UOG. Et cela pour une raison très simple. L'ouvrier en général, à cause de son origine socio-culturelle, ne se sent pas à l'aise dans les structures traditionnelles d'enseignement où l'enseignant est celui qui sait et l'enseigné celui qui ne

sait pas. Il est par conséquent nécessaire de créer un climat de confiance où les informations puissent passer à l'horizontale, d'égal à égal. On a vu même que ce climat avait valeur de communauté, de chez-soi pour beaucoup de travailleurs étrangers déracinés. L'andragogie requiert donc d'autres méthodes, d'autres modes de relations maître-élève. A cette nécessité impérative vient s'ajouter la difficulté de: «Que faut-il enseigner aux ouvriers?»

Il est illusoire de vouloir leur inculquer les modèles traditionnels de la culture. Tout d'abord parce qu'ils n'y sont nullement préparés et d'autre part parce que cela ne correspond pas à leurs besoins réels. Il y a, dans la classe ouvrière une demande diffuse qu'il appartient aux enseignants de repérer. Tel a besoin d'apprendre le français, tel autre veut améliorer la qualité de sa prose. L'un veut augmenter son bagage général alors qu'un autre voudrait connaître les rouages des assurances ou du fisc. Cette demande diffuse exige un flair d'autant plus grand qu'elle s'exprime très laconiquement et qu'elle ne peut être décelée que par des contacts personnels. Ensuite elle doit être prise en charge et traduite dans un enseignement approprié. En d'autres termes, il faut se mettre, humblement, à l'écoute des ouvriers et ensuite faire en leur compagnie le cheminement vers le but qu'ils veulent atteindre. En réalité, à l'UOG les contacts enseignants-enseignés se font avec naturel, dans un esprit de franche camaraderie. Tout est mis en œuvre, par le travail en groupes restreints, pour que les élèves-adultes prennent vraiment en charge leur travail, ce qui fortifie grandement leur motivation et leur soif d'apprendre. On a beaucoup parlé en Occident de la passivité des ouvriers devant l'instruction; par contre on dit bien peu de choses sur les causes de cette passivité. Nous pensons pour notre part, qu'elle s'explique largement par les conditions qu'ont connues la plupart des ouvriers dans leur jeune âge.

Conclusion

J'ai essayé de présenter l'Université ouvrière de Genève, seule institution de ce type dans notre pays. Il me tient à cœur de dire que son fonctionnement doit énormément à son principal animateur, Umberto Tosi. Toujours souriant, entièrement disponible, il est l'image même que l'on peut se faire du militant dévoué totalement à la cause ouvrière.

Il reste à dire que l'UOG est décidée à poursuivre son chemin. Aujourd'hui, elle est fréquentée par environ 1000 personnes. Ce nombre doit être augmenté grâce à des contacts plus fréquents avec les mass media, afin que l'UOG puisse toujours mieux remplir sa mission qui est de développer la culture populaire.